

**Comme un rêve**

La SAS 2TAP — EDILIVRE, ainsi que tous les prestataires de production participant à la réalisation de cet ouvrage ne sauraient être tenus pour responsables de quelque manière que ce soit, du contenu en général, de la portée du contenu du texte, ni de la teneur de certains propos en particulier, contenus dans cet ouvrage ni dans quelque ouvrage qu'ils produisent à la demande et pour le compte d'un auteur ou d'un éditeur tiers, qui en endosse la pleine et entière responsabilité.

Nathalie Desoil

# Comme un rêve

Roman

EDILIVRE



*L'amour a toujours été pour moi la plus  
grande des affaires, ou plutôt la seule.*

STENDHAL



# Première partie





# I

Nice, un soir de mai 2013. Dorothy et moi avons décidé de partir en vacances dans le sud de la France, deux ans après l'accident ferroviaire qui a bouleversé nos vies. Les temps difficiles sont derrière nous : les compagnies d'assurances viennent de nous verser des indemnités compensatoires et nous avons l'intention d'en profiter. À notre arrivée, nous sommes éblouis par le soleil de la Méditerranée : les touristes britanniques que nous sommes n'y sont pas habitués ! Nous nous empressons de porter nos lunettes de soleil en quittant notre hôtel situé près de l'aéroport. Nous nous rapprochons de la mer céruléenne si belle et si attirante ; le parfum du jasmin nous suit partout. En marchant sous les palmiers de la Promenade des Anglais, nous découvrons une plage de galets où se baignent quelques habitués. Des promeneurs flânent en regardant passer les ferrys qui se dirigent vers la Corse. Les personnes qui sont là ne se parlent pas, tout est calme, si paisible... Dorothy me tient la main, tantôt se rapprochant de moi, tantôt s'éloignant afin de faire virevolter au gré du vent léger sa longue robe bleue. Elle se rapproche de moi : le parfum du jasmin disparaît pour laisser place à l'odeur de la crème solaire qui protège son décolleté. Elle me

caresse la joue, ses doigts se confrontant à la rugosité d'une barbe de plusieurs jours. Je la prends dans mes bras et cherche à l'embrasser.

— Non, pas comme ça, implore-t-elle, en me repoussant gentiment. Tu piques !

— Comment dois-je t'embrasser alors ?

— Eh bien, comme ça, par exemple...

Elle pose une nouvelle fois sa main sur ma joue, oriente mon menton vers ses lèvres roses qui laissent sur ma bouche les traces d'un baiser tendre, se régaland d'une réjouissance lente, qui aime prendre son temps... Je décide de prolonger ce baiser voluptueux en la serrant contre moi. Je m'empare de sa chevelure rousse dont émane une chaleur particulière sous l'effet des rayons solaires.

— Tu aurais dû prendre un chapeau.

— Je sais, me répond-elle. Mais je l'ai oublié en Angleterre : nous sommes partis si vite. Ou bien c'est parce que je n'ai plus l'habitude de prendre des vacances au soleil...

Plus tard, nous déambulons vers la Vieille Ville. Nous nous arrêtons à une terrasse fleurie et accueillante, afin de prendre un repas léger. Nous sommes surpris par la chaleur : Dorothy craint – à raison – l'apparition d'un coup de soleil. Derrière elle s'élèvent les façades orange des maisons niçoises, ornées de persiennes vertes entre lesquelles sont disposés des pots de fleurs. Malgré la chaleur qui commence à nous accaparer, Dorothy me semble rayonnante. Je décide de la prendre en photo à l'aide de mon téléphone : elle pose en souriant, un verre d'eau minérale à la main, le regard filtré par ses lunettes de soleil. Après le repas, nous poursuivons notre promenade

et nous nous dirigeons sans le savoir vers le lieu dit de « la Colline du Château ». Sur notre chemin, nous croisons oliviers, cyprès, pins parasols. Nous continuons de monter, conjecturant que nos efforts seront récompensés par la découverte de panoramas époustouflants. Nous ne sommes pas déçus. Une fois en haut, nous pouvons observer un horizon lumineux dessiné par la mer bleue et la cime des arbres. La ville de Nice nous paraît comme une montagne perçant la Méditerranée. Nous avançons et profitons bientôt d'une vue dominant le port de la ville. Nous continuons et nous montons encore : au sommet de la colline, nous découvrons de nouveaux paysages impressionnants. Nous demeurons interdits devant les multiples cascades et aménagements hydrauliques réalisés sur l'abrupt où dominait autrefois l'ancien donjon du château aujourd'hui disparu. L'eau, provenant du canal de la Vésubie, tombe d'une hauteur de vingt pieds au moins, en émettant un clapotis subjuguant. Elle dévale d'énormes rochers que l'érosion a façonnés selon son inspiration : une multitude de gouttelettes forme un écran immaculé qui réfléchit la lumière solaire. Le spectacle est olympien : il mérite quelques photos-souvenirs. Nous nous asseyons au bord de l'eau. Nous entendons parler italien autour de nous. Et il y a toujours ce parfum de jasmin flottant dans l'air. Nous sommes si bien...

En vérité, j'ai proposé à Dorothy de séjourner à Nice afin de pouvoir assister au concert de Depeche Mode qui, en cette année 2013, a débuté sa tournée à la Côte d'Azur. J'avais manqué toutes les occasions d'acheter des tickets pour leurs concerts en Angleterre : le fait que le groupe ait décidé à la dernière minute de fixer une nouvelle date dans

le sud de la France représentait pour nous une aubaine, nous permettant de profiter et de l'événement musical, et du soleil. Cependant, pour Dorothy, il n'était pas envisageable de quitter le continent sans visiter un château dans la Loire. Le lendemain du concert, nous avons donc pris un TGV afin de rejoindre Avignon. Là-bas, nous avons pris un autre train pour rejoindre la ville du Mans, également desservie par le TGV. Nous sommes arrivés à Tours tard dans la soirée, et nous nous sommes rendus à pied vers un hôtel situé près de la gare ferroviaire. Nous y avons été accueillis par le manager de l'établissement lui-même, qui nous a remis les clés de notre chambre, numérotée « 402 ». Une fois devant la porte de notre chambre, nous nous sommes retrouvés nez à nez avec le portrait d'un des premiers acteurs britanniques à avoir incarné le rôle de James Bond dans les années soixante : nous allions dormir dans la chambre « Sean Connery ». Lorsque nous ouvrons la porte, nous découvrons une pièce joliment décorée, avec un papier peint orné de fleurs beiges et bleues, aux motifs argentés. Les coussins sont recouverts d'un textile satiné. À l'aube, les rideaux tirés laissent entrer une lumière aveuglante : le soleil est de nouveau là, accaparant et chaud. Nous réalisons plus tard que notre chambre comprend une petite terrasse avec vue sur la ville, où nous pouvons nous asseoir et prendre une boisson chaude. C'est ce que nous faisons une fois passée la torpeur du réveil. Plus tard, nous prenons une douche et nous nous habillons : nous sommes impatients de nous rendre à Blois, où nous prendrons une navette en bus afin de visiter l'extraordinaire château de Chambord, l'édifice emblématique du règne de François I<sup>er</sup>.

Notre séjour dans le Val de Loire a laissé de bons souvenirs. À bord du TGV qui nous conduit à présent vers l'aéroport de Roissy-Charles-de-Gaulle, Dorothy passe en revue toutes les photos qu'elle a prises au cours de notre visite : les vues spectaculaires capturées en haut des tours du château de Chambord, ses escaliers à colimaçon, ses jardins à la française... Mais je pense que ce qu'elle a le plus apprécié, ce sont les figures fantastiques sculptées sur les chapiteaux du Cloître de la Psalette, adjacent à la Cathédrale Saint-Gatien de Tours. La restauration du bras nord du transept de la cathédrale, rendue nécessaire à cause des désordres importants qui menaçaient la conservation des verrières, et financée par l'argent public entre 2009 et 2011, a également fait forte impression. Dorothy contemple avec un ravissement plusieurs fois renouvelé la beauté des fresques médiévales luisant sous l'effet de la lumière naturelle qui pénètre au travers des vitraux. La pierre prenait des teintes flavescentes qui, en s'associant avec l'obscurité de la cathédrale, transportaient le visiteur dans un autre temps. Elle est heureuse d'avoir pu figer cet instant grâce à sa tablette. Elle est amusée par les expressions des gargouilles du cloître, tantôt souriantes, tantôt funèbres. L'état d'entretien du petit jardin carré, avec ses parcelles gazonnées et ses arbustes miniatures taillés en forme de cône ou de boule, lui semble parfait. Et puis il y a encore cette lumière dorée, traversant les couloirs du cloître et ses escaliers à vis, caressant les linteaux décorés de rinceaux ou d'angelots, et suggérant le souvenir mystérieux d'une époque lointaine... Je fixe Dorothy. Derrière moi, il y a une dame qui tapote le clavier de son ordinateur portable à une allure folle. Je me

retourne vers elle en soupirant : elle lève les yeux vers moi, immobilisant ses doigts au-dessus de son clavier. Elle a compris qu'elle me dérangeait, mais reprend ses gestes de robot fou comme si de rien n'était. Tout le monde n'est pas en vacances... D'ailleurs, d'oisiveté et de rêverie, il n'en sera bientôt plus question pour nous non plus. Je scrute une nouvelle fois Dorothy. Elle observe pensivement les paysages qui défilent derrière la vitre du train. Elle ne cherche pas de contact visuel avec moi, même si, je le sais, elle se sent observée. L'expression de son visage est détendue, mais ses yeux d'un vert désarmant m'évitent soigneusement. Ils traduisent de la mélancolie. Dorothy veut s'éloigner de cette réalité laide qui va bientôt la rattraper une fois de retour en Angleterre : elle aimerait tellement se délivrer de cette charge que représente son incessante recherche d'emploi... Après l'accident de train, elle avait trouvé un emploi dans un musée à York : elle n'avait pas pu le garder. Plus tard, elle a travaillé à Leeds, dans une association qui organisait des événements dans le domaine culturel. Les navettes en train étaient longues, mais l'ouverture d'esprit de la nouvelle équipe, son dynamisme et son originalité faisaient oublier la fatigue des longs déplacements professionnels. Je me souviens d'un de ces soirs d'hiver où j'allais la chercher en voiture à proximité de son bureau, afin de lui éviter de longs trajets dans le noir et le froid : Dorothy revenait enchantée de ses journées, emballée par la diversité de ses contacts et des projets. Je me sentais rassuré de la voir réintégrer la vie professionnelle de façon si réussie : cette période heureuse a duré un an. Plus tard, la dame qu'elle remplaçait est revenue de son congé sans solde. Et l'association n'a pas

obtenu les ressources nécessaires pour l'employer à durée indéterminée, en dépit de ses compétences professionnelles hautement appréciées. Le côté positif de la situation, c'est que ces deux derniers emplois lui ont permis d'éponger les dettes de son activité commerciale clôturée après dix ans d'existence, à la suite d'une faillite. Cela lui a aussi permis de retrouver ses droits au chômage – même si, au Royaume-Uni, ces droits ne représentent pas grand-chose, si ce n'est qu'un lot de contrariétés à subir en plus de la précarité et de la honte pesant sur la vie quotidienne d'un chômeur britannique. Par exemple, le fait de devoir pointer chaque semaine au *jobcentre* lui fait l'effet d'une humiliation hebdomadaire. Les gens qu'elles croisent là-bas affichent une mine désolante et leurs comportements parfois violents rendent l'expérience encore plus douloureuse sur le plan personnel. L'univers hostile du chômage, accolé à une administration réprobatrice, l'angoisse et la rend vulnérable. J'essaie de l'encourager dans la mesure de mes moyens, mais bien souvent, je me sens impuissant face à ses difficultés. Dans ce contexte, le voyage en France, que j'ai organisé pour elle, me semble être une belle réussite. Je sais que je ne devrais pas interrompre les derniers moments d'insouciance qu'il lui reste avant notre retour en Angleterre, mais c'est plus fort que moi. J'ai envie d'établir un contact visuel avec elle, et d'attirer son attention. Je l'interroge, en désignant sa tablette :

— Tu regardes quelles photos, là maintenant ?

— Je regarde les photos que j'ai prises à Tours. Celle-ci n'est-elle pas adorable ? me demande-t-elle en inclinant son appareil dans ma direction. On y voit un message

manuscrit, indiqué à l'aide d'un feutre rouge, dans une belle écriture droite et lisible, comme celle qu'on discernait sur les tableaux noirs des écoles d'autrefois, et qui informe : « À l'attention des flûtistes : l'examen du samedi 1<sup>er</sup> juin a lieu à la salle Francis Poulenc au site Petit Pré ». C'est une photo qu'elle a prise devant la façade d'une école de musique à Tours : le petit mot était collé sur le portail noir d'une maison de maître plutôt élégante. Je conclus en souriant :

— Adorable, en effet.

L'image inspire tant d'idées agréables : l'enfance, l'insouciance, un univers organisé selon un calendrier et un rythme stable... Et puis ce message, en termes simples, renvoie à la culture, à la musique, à l'apprentissage des arts : l'art a été tellement présent au cours de notre séjour en France... Il y a eu tant de douceur, tant de plaisir, tant de lumière... et cette lenteur du sud de la France, qui nous a surpris, et à laquelle nous ne sommes pas habitués. Je me rassure en me disant que ces vacances ne sont pas les dernières et que le meilleur reste à venir. J'effleure la main de Dorothy dans l'idée de lui communiquer mon optimisme : les yeux baissés, les lèvres fermées, elle semble incarner une tout autre vision de l'avenir. De la brutalité, des contraintes, de la violence et de la laideur : elle paraît se faire peu d'illusions sur ce qui l'attend une fois le pied posé sur le sol anglais.



## II

Nous sommes à la frontière de quelque chose, à la limite d'un territoire. Le cliquetis de l'eau formant une flaque au sol suggère une fuite au plafond de la cellule où je suis tenu en captivité. La pièce est si sombre qu'il m'est impossible de déterminer d'où provient l'écoulement de l'eau. Il fait froid aussi, et j'ai très soif. En vérité, je ne suis pas seul : il y a près de moi, assis par terre, un homme portant une redingote avec des manches à botte et de larges boutons argentés. Il a des cheveux longs reliés derrière la nuque. Des chaînes aux pieds l'empêchent de circuler librement dans la pièce. Aucune fenêtre n'est aménagée dans le bâtiment où nous sommes, mais il me semble que nous nous trouvons dans une pièce voûtée, dans un sous-sol ou une cave. Mon compagnon de cellule a mauvaise mine : il est amaigri et paraît érodé par la fatigue, le froid et la soif. Il y a toujours cette goutte d'eau qui tombe de façon régulière : l'obscurité est telle que nous ne pouvons pas identifier l'endroit où elle atterrit, de sorte que nous sommes dans l'impossibilité de récupérer cette eau afin d'étancher notre soif. Cette goutte d'eau tombant invariablement sur le sol rythme le temps qui passe : celui-ci m'apparaît comme un espace plombé par l'ennui et la désolation.

— De l'eau... Vous avez de l'eau ? me demande mon compagnon de cellule.

— Je crains de ne pouvoir vous aider. Où sommes-nous ?

— Vous n'êtes pas d'ici, vous, me répond-il. Je l'entends : vous parlez avec un accent différent. Pourquoi vous ont-ils enrôlé ?

Je reste bouche bée. J'ignore moi-même pourquoi je suis là.

— Vous n'avez pas de chaînes aux pieds, remarque-t-il. Essayez de vous évader, même si c'est au péril de votre vie. Il vaut mieux mourir dehors plutôt qu'à l'intérieur de ces remparts. Partez, allez-vous-en d'ici, exhorte-t-il. Je reste perplexe.

— Mais... où irais-je ?

— Une fois dehors, vous saurez où aller. De l'eau, s'il vous plaît. Avez-vous de l'eau ?

— Je n'ai pas d'eau. Je suis assoiffé, tout comme vous.

Il jette alors un regard désespéré sur le sol. La flaque d'eau s'est transformée en miroir, et réfléchit une lumière étrange. Je me penche et me tiens sur mes genoux : le miroir renvoie des images animées, mettant en scène de féroces assaillants menant des luttes sanguinaires.

— *Past and future*, déclare mon compagnon de cellule. *That's what it shows.*

J'ai le sentiment de reconnaître des troupes écossaises. Serions-nous en Écosse ?

— Vous êtes à Carlisle, mon ami. Bienvenue à la frontière qui délimite nos deux nations.

— Mais celles-ci ont fusionné il y a longtemps, pour former le royaume de Grande-Bretagne...

— Cela ne durera pas, réplique le prisonnier. Nos deux nations s'affronteront à nouveau et il en sera fini, de l'unité du royaume de Grande-Bretagne.

Je me tourne vers lui et le fixe du regard, afin d'estimer dans quelle mesure il semble convaincu de ce qu'il avance. Il m'est quasiment impossible de détecter l'expression de son regard : l'obscurité de la pièce masque complètement ses yeux. Il a le visage d'un homme dont on aurait extirpé les globes oculaires. Son profil émacié inspire la terreur. Des souvenirs reviennent soudainement à ma mémoire. Je me souviens être passé sous les pointes menaçantes d'une herse suspendue derrière une barbacane rappelant, en effet, l'entrée principale du Château de Carlisle. Situé à la frontière anglo-écossaise, le château est une fortification médiévale bâtie au douzième siècle. Elle a servi, tour à tour au cours de l'histoire, de forteresse, de résidence royale, de centre d'entraînement militaire et de prison. L'accoutrement de mon compagnon de cellule, habillé comme au dix-huitième siècle, me suggère qu'il s'agit, peut-être, d'un jacobite fait prisonnier en décembre 1745, après la bataille des armées du Duc de Cumberland, venues reprendre le château dont les jacobites s'étaient saisis un mois plus tôt. Je mets les menaces formulées par le prisonnier sur le compte de cette amère défaite ; la séparation prochaine entre l'Écosse et l'Angleterre me paraît très improbable. Rien en effet ne me semblerait plus désastreux qu'une dislocation de mon pays.

— Mais d'où vient cette eau ?

Je me lève pour y regarder de plus près. Il y a de plus en plus d'eau qui tombe du plafond. La chute des gouttes d'eau s'est accélérée au cours de notre conversation. Je tends la

main afin de déterminer l'endroit précis de la fuite. Puis je tâte mes habits comme si je recherchais quelque chose : je découvre alors une gourde attachée à ma ceinture. Je décide de l'utiliser afin de récolter l'eau qui tombe.

— Vous savez saisir les opportunités, remarque encore le prisonnier. Je positionne la gourde de manière adéquate, afin qu'elle se remplisse. L'atmosphère moite de l'endroit commence à m'incommoder. Il y a une odeur de moisissure qui imprègne mes vêtements peu épais : elle me donne la nausée. Un son lointain s'ajoute tout à coup au cliquetis monotone de l'eau qui tombe dans la gourde.

— Entendez-vous ? dis-je en levant un doigt pour indiquer la provenance du son.

— Non, je n'entends rien, répond mon compagnon de cellule.

— Mais si... Concentrez-vous ! Il y a des cloches qui sonnent.

— Des cloches ? s'étonne l'autre, incrédule. Non, je n'entends rien, répète-t-il platement. Il n'y a pas d'église à proximité de cette foutue prison.

Il se tait, avant de reprendre :

— Vous n'êtes pas comme les autres. Comment avez-vous fait pour garder votre gourde ? Ils m'ont privé de tout, ils m'ont confisqué toutes mes possessions.

Je le regarde, abasourdi par les sanctions qui lui ont été infligées. Je m'agenouille et lui tends la gourde, même si elle est loin d'être complètement remplie : la faible quantité en eau qu'elle contient lui sera, je le crains, un bien maigre réconfort pour un homme de son état... La dureté du sol me cause des douleurs aux genoux : je me lève, abandonnant ma gourde au prisonnier. Je marche dans la pièce et tâte les

murs, comme si je cherchais dans le noir une ouverture, une clé ou un outil qui nous permettrait de nous évader. Je trébuche soudain dans quelque chose de métallique : ce sont les chaînes de mon compagnon de cellule dans lesquelles j'ai bien failli être piégé.

— Calmez-vous un peu, me prie le prisonnier. Les cloches qui sonnent vous indiquent l'endroit où vous devez aller. Réfléchissez bien. Cherchez dans vos souvenirs.

Je ne comprends pas de quoi il parle. Je donne un coup de pied dans les chaînes qui gênent mon passage. Cette captivité, associée au cliquetis impassible de l'eau qui tombe, me rend fou. Quelques instants plus tard, j'entends quelque chose de nouveau. Ou plutôt, une mélodie. Ou un poème. Je l'ignore. Des voix de femmes chantent, en français, de façon suave :

Nous n'irons plus au bois  
Les lauriers sont coupés  
La belle que voilà  
La laisserons-nous danser...

Les voix sont lointaines, aucun instrument ne les accompagne. Elles s'évanouissent tout à coup dans le néant.

— Avez-vous entendu ?

— Non, je n'ai rien entendu, me répond le prisonnier.

— Mais si, enfin... Il s'agissait de femmes. Un joli chœur de femmes... Des voix d'anges, qui chantaient en français. N'avez-vous pas entendu ?

— Non, une nouvelle fois, je vous le répète : je n'ai rien entendu. Elles chantaient en français, dites-vous ? La langue

française, la langue de l'amour ! Votre bien-aimée doit beaucoup vous manquer pour que vous en soyez là. Je crois que la soif vous rend dément.

— Non, je ne suis pas fou, je vous dis. J'ai bel et bien entendu des femmes chanter derrière ses murs.

— Êtes-vous amoureux ?

Je jette sur lui des yeux surpris. Je me sens démasqué. Une lumière doit passer dans mon regard, car il ajoute :

— Vous êtes amoureux, c'est bien ce que je pensais. Vous me rappelez une femme qui était venue me rendre visite dans cet endroit horrible. Elle était comme vous, étrange et venue d'un autre monde. Une femme plutôt grande, avec des cheveux clairs, comme les vôtres. Elle avait un visage doux, des lèvres délicieusement charnues... Je ne vous cache pas qu'elle me plaisait. Je n'ai pas compris ce qu'elle était venue faire dans cette cellule, mais instantanément, elle a perçu ma présence... et mon émerveillement face à son apparition. Je me suis approchée d'elle, j'ai approché ma bouche tout près de la sienne, et pendant un instant, monsieur, oui, croyez-moi, pendant un instant, j'ai oublié que j'avais soif. J'ai continué de la regarder avec insistance et envie, scrutant le moindre de ses mouvements. Elle n'a pas compris ce qu'il lui arrivait, mais elle a senti qu'elle faisait l'objet d'une observation particulière : les femmes sont toujours sensibles aux regards masculins qui les assaillent. De ma part, cependant, point de violence : j'avais trop peur de la voir partir. Je l'ai caressée du regard, pour ne pas l'effrayer ; j'ai frôlé ses lèvres, dans l'espoir d'un baiser lascif et passionné...

Je me permets de l'interrompre : pendant son récit, j'avais repris la gourde et l'avais replacée sous la fuite

d'eau, de manière à ce qu'elle se remplisse à nouveau. Celle-ci est à présent complètement remplie. Elle commence d'ailleurs à déborder.

— Voici de l'eau, buvez-en, vous en avez bien plus besoin que moi.

— Mais, monsieur, n'avez-vous pas compris ? Il est trop tard : je suis condamné à mourir de soif pour l'éternité.

Je m'apprête à lui répondre, lorsque le bruit de l'eau tombant du plafond voûté me détourne de mon projet : c'est maintenant une véritable chute d'eau qui s'est formée devant nous ! Les fissures apparaissant au plafond suggèrent que la pression devient trop forte.

— Mais nous allons mourir noyés !

Je commence à paniquer. Mon compagnon de cellule, quant à lui, reste assis contre le mur de pierres, immobilisé par les chaînes qui lui serrent les chevilles.

— N'avez-vous pas compris ? me demande-t-il. Vous et moi n'appartenons pas au même monde. Je suis déjà mort.

Soudain, le plafond s'ouvre : une cataracte apparaît dans une lumière éblouissante. Elle m'appelle, m'attire vers le haut.

— Venez avec moi ! Nous allons nager et quitter ce lieu affreux.

— Non, cher ami : je vous enjoins de partir sans moi. Pour moi, il est trop tard : j'ai vécu dans l'obscurité pendant trop longtemps. Partez sans moi, je vous en conjure.

Je veux le persuader de quitter cette geôle pourrie mais je n'en ai pas le temps. La lumière agit sur moi comme un aimant contre lequel je ne peux résister. Je lève les bras et me laisse transporter : mes pieds ne touchent plus le sol et j'ai l'impression de voler. Je nage dans un océan de lumière,

jusqu'à ce que le réveil me tire de mon rêve. Le lendemain matin, je me sens bouleversé.